

## Gustave BENEDIT

Poète des « nèrvis »

Gustave Bénédict est né à Marseille le 7 avril 1802 — au second étage d'une maison étroite de l'ancienne Place des Prêcheurs... Comme Victor Hugo, il aurait pu dire « Ce siècle avait deux ans », siècle avancé par les idées et tourmenté par les révolutions.

Son père, qui était capitaine au long cours, mourut de bonne heure sans laisser de fortune. A cette époque, la gêne était souvent excessive dans la petite bourgeoisie et la misère guettait les ouvriers sans travail. Marseille, quoique bien malade, résista à cette longue épreuve, grâce à ses vertus domestiques, et à ses goûts artistiques, dit un chroniqueur de ce temps. On avait le Grand Opéra, et le ballet, le mélodrame, le vaudeville et la haute comédie, sans compter les théâtres de sociétés et les brillants concerts. Il y en avait pour tous les goûts et pour toutes les bourses. L'indigence était compensée par les fêtes de l'esprit. Bénédict compta au nombre de ses maîtres les malheurs du temps et apprit à se contenter de peu ; au surplus, une fée bienfaisante lui accorda le don du chant et celui de la poésie comique.

C'est à la maîtrise des Pénitents Bleus qu'il reçut ses premières leçons de musique et qu'il déploya d'abord sa belle voix de baryton, puis au cabaret, où son père, chef de maîtrise, présentait avec orgueil son jeune virtuose — et où Mme Bénédict devait souvent venir chercher son petit tout échauffé et presque titubant de fatigue. La renommée de l'élève des Pénitents Bleus déborda bientôt les limites de la paroisse des Prêcheurs : Gustave devint le favori du monde élégant.

Mais l'ivresse du succès ne lui tourna pas la tête. Il entra, pour apporter un peu d'argent à sa mère, en qualité de commis dans la maison Mendret (Mendret fut l'associé pendant quelque temps de M. Reynard, père de l'habile administrateur, qui fut député, puis maire de Marseille et Pair de France sous Louis-Philippe), ce qui ne l'empêcha pas de continuer à s'instruire, à lire, à chanter et à rimaiter. Après la mort de M. Mendret, Bénédict fut placé dans le comptoir de M. Sciama, lequel s'épuisait à lui donner les meilleurs conseils pour en faire un sérieux employé d'affaires. Mais Bénédict mettait en vers les manifestes d'entrée des navires et la correspondance commerciale ! Il fut remercié. Cependant, poussé par David Altaras, ancien associé de M. Sciama, il se dit qu'il était bien sot, après tout, de sacrifier au culte souvent ingrat de l'art, quand il pouvait devenir riche et mener grand train ; et, à 20 ans, il se fit courtier en denrées coloniales.

Quelques tierçons de sucre brut, vendus « franc d'emplâtre et de tambour », quelques quarts de café et des caisses de sucre Bourbon livrés à des magasiniers du Cours ne réalisèrent guère ses espérances. Il traita pourtant une grande affaire : cent barriques de sucre de la Martinique, et il se forgeait déjà des félicités inouïes, ne rêvant que de grandes fêtes — avec invitations des actrices et des choristes de l'Opéra — quand il arriva que cette affaire qu'il avait bien ébauchée fut terminée par un autre. Le coup fut rude. Bénédict se mit au lit et fut bien malade de sa déception. Mais il n'en mourut pas ; convaincu qu'il lui manquait la « grâce d'état » pour être courtier, il ne songea plus qu'à réaliser son grand projet : aller à Paris et entrer au Conservatoire, où le directeur, l'illustre musicien

Chérubini (1), d'humeur brusque et irritable, l'aurait accueilli, dit-on, en lui disant : « Tu es bien laid ! »

Certes, Bénédit n'était pas très beau, mais son visage aux traits énergiques respirait la sympathie et inspirait la confiance. Il était de petite taille, mais bien fait et dégagé. Comment le jeune élève se comporta-t-il au Conservatoire ? Dans « Chichois », il nous entretient lui-même de ses études :

Lei proufessour soun fouesso aimable,  
Lei coulègo assez agreable ;  
Pèr leis frumos, fòu coupa court.  
E dire qu'acò 's puei la flour !  
Quant au regime de l'oustau,  
Sòurés que sian ni bèn ni mau,  
Soulamen si levan tròup d'ouro ! (...)  
Fielan de souen, mountan de gamo,  
Fèn de pount d'orgue à rèndre l'amo  
Sus d'un piano tout desmounta...  
Lou travai suspendu miech-ouro  
Descendèn pèr pita l'amouro,  
Puei après avé dejuna,  
Coumençan mai jusqu'au dina...

Il se plaint de la nourriture, mais il est ravi d'avoir accès dans les loges du Théâtre italien et du Théâtre français.

(1) On sait que Cherubini, né à Florence en 1760, vint à Paris, se fit naturaliser français et dirigea le Conservatoire de Paris. Il est l'auteur d'opéras : « Médée », « Les Abencérages », « Ali-Baba », etc... et de la célèbre pièce religieuse « La Messe du Sacre », dans laquelle il est à remarquer particulièrement la rare élévation de style et une très riche instrumentation.

A la fin de ses études, Bénédict obtint le premier prix de déclamation lyrique et fit son début réglementaire au Théâtre de l'Odéon dans le rôle de Figaro du « Barbier de Séville », type de la comédie d'intrigue et chef-d'œuvre de malice satirique.

Mais Bénédict borna à ce début sa carrière dramatico-lyrique et s'éloigna de la scène. C'est que ce conteur si vif, cet observateur plein de finesse dans un cercle ou un salon, qui épiait si bien les ridicules et les reproduisait avec des nuances d'expression d'un comique achevé, qui connaissait si parfaitement l'art de la diction qu'il enseignait, était lui-même un assez mauvais comédien. Pourtant, il lisait à merveille, surtout ses compositions provençales, et ses succès étaient des plus flatteurs ; mais il ne fallait pas qu'il y eût la « rampe » entre le public et lui, a écrit son ami et camarade en journalisme Adolphe Carle dans la Préface de « *Chichois* » (édition de 1879), dans laquelle nous avons puisé les éléments de cette courte biographie.

Quand Bénédict revint de Paris dans les dernières années de la Restauration, Marseille avait quelque peu oublié ses souffrances passées, les mœurs se transformaient ; Sidore, Polycard, et le père Icard avaient installé leurs cuisines et leurs salons aériens sur les hauteurs voisines de l'entrée du Port : la bouillabaisse avait déjà ses petits temples. Les questions d'art et de théâtre passèrent au second plan. Cependant, l'émancipation intellectuelle, scientifique, et politique fut marquée par la création, en 1828, du cercle artistique et littéraire « L'Athénée », la publication du journal « Le Phocéén », d'Alphonse Rabbe, et la création de petits journaux frondeurs écrits avec beaucoup de verve et d'esprit.

Bénédict devient donc journaliste militant et écrit des satires politiques en vers français — qui, d'ailleurs, comme son poème sur le « Domino » dédié à Méry, et dans lequel il donnait les règles du jeu, ne valent pas, à beaucoup près, ses poésies provençales. La jeunesse libérale se réunissait au Café Américain, et Bénédict, de tempérament conservateur cependant, et ami de l'ordre, y passait pour un foudre d'opposition.

Après la Révolution de 1830, Bénédict obtint une place à la Préfecture, mais bientôt il perdit encore son modeste emploi... car il y dessinait des caricatures et écrivait des vers dans lesquels le Préfet, M. Thomas, n'était pas ménagé. M. Thomas était loin, d'ailleurs, paraît-il, de mériter ces calomnies.

Après sa sortie de l'Administration et jusqu'à sa mort, Bénédict mène une existence des plus honorables, consacrée au travail. Le public suit avec un intérêt constant ses feuilletons de critique dramatique et musicale. Les concerts qu'il donne chaque année attirent un auditoire d'élite. Il enseigne le chant et la déclamation lyrique au Conservatoire de Marseille, fondé en 1821 et dirigé par Barsoti ; il donne des chroniques musicales au journal « Le Sémaphore » de P. Barlatier.

Mais c'est surtout son « *Chichois* », écrit en 1863, qui le rend populaire.

Comme de nombreux écrivains de son temps, notamment Barthélémy, dont on connaît les mordantes satires de sa « *Némésis* » (2), et Méry, qui écrivit d'amères réflexions sur la « reconnaissance restreinte » de ses compatriotes pour leurs grands hommes, Bénédit, tout en aimant profondément sa cité, ne lui ménage pas l'épigramme : « Le progrès, parlons-en ! Autrefois, quand il s'agissait d'honorer les dévouements du temps de la peste, on mettait sur la place publique le « Génie Funèbre » de Chardigny, un pur chef-d'œuvre. Aujourd'hui, nous avons la statue de Belsunce par M. Ramus ! » Il trouvait ridicules les travaux gigantesques, les nouveaux ports de la Joliette, les Docks, et certains monuments...

Pendant de longues années, la poésie provençale n'obtint de Bénédit — qui le déclare dans la préface de son « *Chichois* » — qu'une profonde indifférence et même une assez vive répulsion. Or, en 1837, au hasard d'une promenade, il trouva, roulée par la brise, une feuille imprimée : c'était un fragment d'un poème de Toussaint Gros (édition 1763) : « *Salut, Madamo Varachan* », qui lui parut charmante :

(2) Auguste-Marseille Barthélémy (1786-1867), né et mort à Marseille, habita la Grande-Bastide, à Saint-Jean-du-Désert. Il a chanté son pays, sa ville et

*« La moule des écueils, ce coquillage amer  
Qui s'ouvre en exhalant les brises de la mer... »*

Il a traduit en vers l'Enéide. Il est l'auteur surtout — avec Joseph Méry (1793-1856), né aux Aygalades — de « *Napoléon en Egypte* » et du journal satirique « *Némésis* », qu'il publiait en collaboration avec Méry. Comme on lui reprochait ses tergiversations politiques, il s'en défendit dans sa « *Justification* », dont un vers est resté célèbre :

*« L'homme absurde est celui qui ne change jamais... »*

Salut, Madamo Varachan !  
V'en souvenès plus de Mauchuan  
Qu'antan, à Santo-Margarido,  
Fasias lipa quauco bourrido,  
Qu'en jugant d'espingolo au sòu  
Li disias mascaro-lançòu...

Sur le conseil de Louis Méry, il alla lire tout le volume des poésies de Gros à la Bibliothèque. Alors, ce fut un changement subit. Mais, ce qui le convertit tout à fait, ce fut la rencontre sur le quai du port désert, un soir qu'il revenait du théâtre, d'une bande de « nèrvís » (3) qui lui barrèrent la route en répétant le mot d'ordre de leur confrérie : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Il fut tiré par miracle de ce guet-apens par l'intervention d'un ami. Quelques mois après, il eut la douce satisfaction de voir ces « nèrvís » en face du tribunal, présidé par M. de Laboulié, qui leur décocha « des épigrammes de bon goût » et les condamna à l'emprisonnement. Cette séance judiciaire l'avait si vivement impressionné qu'il la savait par cœur et la racontait souvent.

Le poète Barthélémy, qui vint alors à Marseille, entendit Bénédit et le décida à marquer dans un poème les faits et gestes des *nèrvís* dont il avait reconnu la saveur de la langue en même temps que leur tranquille cynisme.

C'est ainsi que Bénédit, « prenant pour modèle et conseiller le maître des maîtres, Molière », dit-il, écrivit en peu de jours « *Chichois vo lou nèrvi de Moussu Long* » dans lequel, après l'épisode de la « *ri-boto* » au « *Cheval Marin* », on voit Chichois insul-

(3) Terme marseillais : *voyous, mauvais garçons*. Au sens propre, le mot signifie *nerf*.

ter Nanatte Nicot, bordeuse de souliers, et recevoir une leçon exemplaire infligée par un « levènti » (4) du Panier ; puis l'attaque de M. Reynier par quatre *nèrvis*, etc... Encouragé par le succès, il compose un second chant : « *La counversien de Chichoïs* », dont il se fait le protecteur et qu'il s'engage à faire entrer au Conservatoire de Paris. Pour faire juger de sa voix de basse-taille, il lui fait, d'ailleurs, chanter un morceau d'« *Œdipe à Colonne* » :

Le fils des Dieux, le successeur d'Arcido  
Thésée arme ozord'hui pour moi (bis)...  
Oh ! capounas  
Aqueste còup v'ai pres tròup bas !

Et nous avons ensuite : « *Chichoïs au Counserva-toiro* », « *Chichoïs au Tiatre Français* », « *Chichoïs à l'Oupera* », « *Chichoïs au Club* » et « *Chichoïs arriba* ». Il est arrivé, en effet, à l'apogée du succès, après cinq ans de glorieux efforts, à l'Opéra de Paris ; mais sa position brillante ne lui fait pas oublier ses amis et son pays natal où il revient. Il retrouve la jeune fille qu'il a insultée jadis et l'épouse. Il achète une campagne à quatre lieues de Marseille et s'y établit. Il prodigue tant de bienfaits autour de lui qu'il est choisi pour maire de sa commune :

Leis abitant qu'èron d'acord  
Autrei còup pèr la poulitico,  
S'èron fouart divisa despuei la Republico.  
Lei raprouchèri pau à pau  
A fouerço de cansoun e d'ounèstei prepaus.  
Cadun d'éli, óublidan e rancuro e coulèro,  
Mi regardè coumo soun pèro...

---

(4) Terme marseillais : *garçon déluré et hardi*.



Le succès de ce divertissement de lettré, auquel on trouva une certaine portée sociale, fut très goûté ; Barthélémy l'en félicitait chaleureusement :

Es un travai de mèstre, uno obro de genlo.

Mais tout l'esprit de Bénédit n'est pas dans ce poème : « Si vous prenez dans ses contes le « De Profundis », écrivait Louis Astruc, vous pourrez voir combien sa muse savait étudier et critiquer avec délicatesse. »

C'est par Bénédit lui-même qu'il fallait entendre dire ses vers, comme il fallait le voir jouer les principaux personnages de sa création. Dans un des dîners traditionnels de l'Académie de Marseille, il lut au dessert le conte « *La Tête de mon chien* », dont le sujet lui avait été donné par le Président Luce. Parmi les convives, se trouvait l'Evêque de Marseille qui, paraît-il, riait aux éclats, comme tout le monde, de cette historiette d'audience traduite avec tant de verve.

On cite encore son conte « *Frapant !* » (*declamacion pèr dous*), et qui est dédié à M. Charles-Roux, charmant morceau d'humour :

Louèi, vène eici, regardo un pau  
Tu que siés plen d'inteligènço  
Digo-mi sènso coumplasènço  
S'aquéu retra es bèn vo mau ?  
— Avés fa 'no bello prestanço !  
— Si pòu, mai pèr la ressemblanço  
Veguen se mi siéu pas troumpa ?  
— Hòu ! teisas-vous, es lou papa  
Frapant ! — Noun, es pas 'cò ! Viro-ti 'n pau de caire,  
D'aquel endré se li ves gaire ;

Aro, siés miés plaça pèr pousqué saupre qu 's.  
— Crési qu'aurai devina just :  
Moussu Moulet frapant ! — Nàni, li siés pancaro...

Louis affirme que c'est Teodoro, frappant, puis Lou Rèi, frappant, mais sans deviner... et son interlocuteur de lui dire :

As l'esprit de l'envès, vo bèn as pres un lucre ?  
Voues que ti d'igui qu 's, espèci d'estoupan ?  
Es Garouto! — Garouto? — O, Garouto! — Frapant!

L'œuvre de G. Bénédit (5) marque une date remarquable dans la littérature marseillaise et ses imitateurs ne se compteront pas à la douzaine, comme l'a remarqué Louis Astruc, son contemporain. L'auteur avait la manière facile ; par exemple, nul ne s'avisera de dépeindre, ainsi qu'il l'a fait, un type chétif, un avorton :

Un marrit gibous  
Que manjavo dous liard d'amouro...

Il avait pris parti pour le principe de l'orthographe adaptée à la prononciation et pour les infinitifs en *a*, sans *r*. Sa langue est relativement bonne pour le temps où il écrivait, et l'on croit voir, dans son style riche, coloré, ironique, les traces de la langue de

(5) Les œuvres poétiques de G. Bénédit, « Chichoïs », suivis de « Contes et Epîtres », ont été réimprimées par la Société des Amis des Arts (Cercle Artistique Marseillais) et éditées par Barlatier-Feissat, père et fils, 19, rue Venture, Marseille.

La Fontaine et de Molière, pour lesquels il avait un culte fervent.

Gustave Bénédict mourut le 8 décembre 1870 et le lendemain il eut de grandioses funérailles, malgré un ouragan impétueux ; on pouvait à peine avancer ; ses confrères de l'Académie faisaient des efforts inouïs pour tenir le poêle et, au bord de sa tombe, le discours de M. Morel fut souvent interrompu par la tempête qui symbolisait les tourments politiques de l'heure et voulait marquer pour la postérité le souvenir de ce jour de deuil marseillais.

Isoard, J.: Les Écrivains marseillais  
de langue provençale. 1971. (663)